

## AUTOUR DU PANTHÉON

Il y a des rues célèbres.

La rue Saint-Jacques et la rue de la Harpe, la rue de l'École-de-Médecine et la rue Monsieur-le-Prince sont, sur la rive gauche, les avenues qu'ont traversées les générations pour arriver aux professions, aux places, à l'honneur, à la peine. Elles sont pleines de souvenirs, et l'on y entend mourir le refrain de l'antique chanson :

« Non, tu n'es plus, mon vieux quartier Latin ! »

Celle-ci est ancienne et pauvre, à deux pas de la Sorbonne, tout près du Panthéon ; elle va de l'ancienne rue Cluny à l'éternelle rue Saint-Jacques. On l'appelle la rue des Cordiers. Elle sent la misère ; on dirait un quartier d'ouvriers en province.

Là, pourtant, ont demeuré les plus grands et les plus illustres.

Dans cet hôtel qui fait le coin, numéro 14, Jean-Jacques a eu sa chambre que j'ai vue. Jean-Jacques est bien loin ! Mais le plus illustre de ses disciples, le plus glorieux de ses élèves, y passa les heures curieuses et

chaudes de sa jeunesse. C'est là que, pour la première fois, elle s'habilla en homme et se mit à fumer, comme un soldat, du caporal.

Madame Sand a écrit là son premier roman, c'est entre ces murs humides et ces cloisons vermoulues qu'*Indiana* est venue au monde ; *Marianna* aussi, dit-on ; car Jules Sandeau habitait sur le même carré.

La mère Honoré m'a parlé d'eux.

C'était une petite vieille, au nez crochu, à la voix aigre, qui n'avait pas le respect inné de l'intelligence humaine, et refusait carrément au génie son flambeau, quand il n'avait pas payé la quinzaine ! Se vantait-elle ? Je ne sais pas. Mais je me souviens qu'elle parlait de tout ce monde, aujourd'hui glorieux, avec une liberté et une audace qui m'effrayaient. J'avais bien seize ans, j'étais sur le pavé de Paris, seul, et j'avais pour gagner ma vie, uniquement mon désir d'arriver à l'immortalité ! On est si bête quand on est jeune !

La mère Honoré me désespérait, et je me demandais si elle n'aurait pas plus de respect pour moi quand j'aurais publié mon poème épique ou fait jouer cette tragédie que j'ai perdue, où il y avait tant d'adjectifs et d'assassinats.

Il y a longtemps que j'ai abandonné l'hôtel et la tragédie, mon épopée et la chambre 2 ; et pourtant, j'ai encore eu l'occasion de voir souffrir, entre ces murs, un homme dont j'ai déjà raconté l'histoire.

Gustave Planche qui, dans sa jeunesse, avait ri sous ce toit triste, avec madame Sand, Jules Sandeau, Chaudesaigues, Bonnaire, Gustave Planche y était venu échouer au plus fort de sa gloire. Il est mort à quarante-sept ans ; il y avait à peine deux ans qu'il avait dit adieu à la rue des Cordiers, à l'hôtel Jean-Jacques ! et ce n'était pas pour aller dans un palais qu'il avait quitté son garni. Dans son nouveau logement, il avait trois cents marches à monter pour atteindre son lit !

Rue Vavin. — Il y a de l'air ici, le vent arrache leurs cheveux aux arbres, on sent comme une odeur de campagne qui passe.

Voici l'ancien cabaret Génin.

On en a parlé souvent, si souvent, que je n'entrerai pas dans les détails. On sait que le propriétaire avait eu l'idée de faire tapisser ses murs avec des dessins tracés à grands traits, à coups de crayon et de fusain, par des Raphaël de bonne humeur et des Michel-Ange sans emploi. Médecin du petit verre, il avait à ce métier gagné beaucoup d'argent. C'était laid et bruyant chez lui, mais il y avait de la gaieté et de l'entrain, sur les murs étaient dessinés les têtes crânes, les portraits bigarrés, des habitués du lieu; il y avait dans le nombre des gens à moitié célèbres ou dignes de l'être, qui depuis se sont fait oublier ou connaître!

Le public changeait souvent; du reste; les travailleurs ne faisaient que passer, les ivrognes trouvaient qu'il y avait trop de génie sur les murs et pas assez d'esprit dans les trois-six. C'était un va-et-vient perpétuel de curieux, d'artistes. La dernière fois que j'y allai, j'y rencontrai le docteur Ménier, celui-là même qui est allé mourir, dans un voyage d'exploration, au milieu de la mer Glaciale.

Génin est mort aussi, et c'est ce qui me permet d'imprimer aujourd'hui ce que je me faisais un scrupule de ne pas écrire de son vivant.

On voyait à son comptoir une femme au teint jaune, borgne, qui d'ailleurs était simple d'allure, et avait presque de la douceur dans la voix; quelque chose de mystérieux planait sur elle; il semblait qu'elle avait dû traverser des milieux plus hauts, et dans l'œil qui lui restait, parfois des éclairs passaient.

Cette femme, l'épouse de Génin, avait été la maîtresse de Fieschi. C'était Nina Lässave.

On se souvient d'elle; on sait qu'après l'exécution du

régicide, elle fut engagée à l'estaminet de la *Renaissance*, place de la Bourse, où de tous les coins du monde on venait la voir. Elle avait à son comptoir l'air d'une reine, une reine qui a une couronne de sang !

Pauvre femme ! si j'ai bien vu, la vie avait jeté des ombres, peut-être des larmes sur l'impudeur sanglante de jadis ! Elle semblait rongée par je ne sais quel mal secret qui lui faisait la parole traînante et le geste triste. Elle n'avait plus rien de l'aventurière et vivait là, dans ce trou, adorée de celui qui avait succédé à Fieschi.

Elle mourut : Génin devint fou, mais dans son délire il demanda qu'on l'enterrât près d'elle, dans le même cercueil.

La maison a perdu aujourd'hui son caractère. Elle est à sa place toujours, et les murs en planches sont encore debout ; on la reconnaîtra au milieu de la rue Vavin. Mais les fresques s'effacent, et il n'y a plus qu'un garçon honnête et banal, à cette place, où, jadis, déchue et repentie, s'asseyait Nina Lassave. J'ai passé de longues heures en face d'elle ; je voulais lire dans ce visage l'émotion du passé, la pensée du présent : ma curiosité sembla la gêner plus d'une fois, elle devina que je savais, et son regard me demanda grâce !